

## **ALLOCUTION D'OUVERTURE PAR MICHEL ALBERT**

*Président de l'Académie des Sciences morales et politiques*

Monsieur le Secrétaire perpétuel,  
Mes chers Confrères,  
Mesdames, Messieurs,

Je suis heureux de vous accueillir ce soir au Palais de l'Institut, dans ces lieux que fréquenta, pendant 27 années, le Grand Rabbin Jacob Kaplan. C'est autour de sa mémoire que nous avons décidé de nous rassembler, à l'initiative de Monsieur le Secrétaire perpétuel. Autour de la mémoire d'un homme dont tous ceux qui ont eu l'honneur et le bonheur de la côtoyer gardent intact le souvenir.

Après dix ans, nous sommes encore nombreux à avoir eu ce privilège : ses enfants, ses amis, ses confrères. C'est sans doute ce qui explique le choix de marquer solennellement l'anniversaire des dix ans de la disparition du Grand Rabbin. Dix ans, c'est ce temps intermédiaire après lequel un événement n'est pas vraiment devenu de l'histoire, mais demeure encore vivant dans les cœurs. Dix ans, c'est le temps qu'il faut pour soulager la peine du deuil, c'est aussi le temps qu'il faut pour faire d'un enfant un être de raison.

Dix ans, c'est le temps que nous aurons vécu en l'absence du Grand Rabbin Jacob Kaplan.

Ce n'est pourtant pas cette absence que nous allons célébrer aujourd'hui, mais bien plutôt la persistance d'une présence, celle d'une âme juste et celle d'un esprit toujours vivant.

C'est pour signifier cette présence que j'allume maintenant cette bougie, dont la flamme éclairera et guidera les trois orateurs qui vont se succéder : MM. Alain Besançon, Alain Goldmann et Jean Cluzel. Que cette petite flamme — qui vient faire échos à toutes celles de Hanouka que la communauté juive célèbre actuellement — soit celle qui brille dans nos cœurs et dans notre esprit.

## **ALLOCUTION DE M. ALAIN BESANÇON**

*Membre de l'Institut*

Je n'ai connu le grand rabbin Jacob Kaplan qu'en deux circonstances. L'une qui ne dura qu'en instant en compagnie de mon maître Raymond Aron qui me le présenta. Je ne me souviens plus du lieu ni de la date, mais fort nettement du noble visage du grand rabbin. L'autre plus longue, quand, ayant eu l'honneur de lui succéder à l'Académie des Sciences morales et politiques, j'eus, en m'aidant du témoignage de ses œuvres, et de ses fils en particulier, à rédiger ce qu'on appelle la « notice » et qui est toujours, et jamais plus que dans son cas, un éloge. J'ai plaint parfois certains de mes confrères qui devaient s'acquitter de cette tâche sur des prédécesseurs qui ne leur disaient vraiment rien. Pour moi, au contraire, ce fut un constant bonheur. Je dirai même une édification.

Je ne veux pas m'étendre sur ce point. Mais je ne peux pas cacher qu'il se dégage de la vie, des œuvres et de la personne de Jacob Kaplan je n'ose pas dire une sainteté, ce qui est plutôt un terme chrétien, mais une sagesse supérieure exprimée par une foi parfaite, une proximité du Seigneur fortifiée par la prière, l'étude, l'exercice de la justice et de la raison, l'amour de la paix. Je le tiens à cet égard pour une des plus hautes figures spirituelles de son siècle et à coup sûr pour l'une des plus équilibrées. Il me semble qu'il y a eu chez cet homme une simplicité fondamentale, vraiment biblique, fruit sans doute d'une imitation à la fois naturelle et studieuse du Dieu Un.

C'est cette simplicité, qui peut se dire aussi : unité de la personne, qui lui a permis d'accomplir les exploits fameux que je ne peux que rappeler ici.

Pendant la guerre de 1914, le soldat Kaplan fit son devoir comme tant de soldats français, dans un régiment de Bretons, sans doute rustiques, envers qui il se montra complètement solidaire. Quand on lui offrit un poste moins dangereux d'aumônier militaire, il le refusa pour rester avec ses camarades. Entre les deux guerres, il eût l'occasion de montrer en plusieurs occasions son chaleureux patriotisme, tout en évitant soigneusement qu'il dégénère dans un nationalisme toujours suspect d'idolâtrie. Il vit de loin venir l'horreur nazie et en dénonça dès 1933 la barbarie et le blasphème.

Le grand Kaplan se révéla à l'ouverture de la plus grande épreuve qu'ait subi le peuple d'Israël. Je voudrais citer le sermon qu'il prêcha sur Abraham le 15 novembre 1940, en réponse aux honteux décrets de Vichy, où il conclut : « Nous sommes fiers d'être les fils d'Abraham, fier de nous réclamer de sa race, fiers d'appartenir à sa religion. Nous ne renoncerons pas à notre qualité de juifs pour échapper aux rigueurs d'un statut qui, aux yeux du vulgaire seul, peut sembler déshonorant ». Tel fut, pendant toute la guerre un des thèmes constants de sa prédication : soyez fiers d'être juifs, Israël n'abdique pas son droit d'aînesse parmi les nations, ayez confiance dans le Roi de l'Univers qui fera éclater sa justice devant tous les peuples. Citer aussi la lettre qu'il adressa le 3 juillet 1941, à M. Xavier Vallat, commissaire général aux questions juives, après avoir « conformément à la loi » fait sa déclaration de juif à la mairie de Cusset, Allier. Le fer rouge de cette lettre est dans la question suivante : « Qu'un païen ou un athée dénigre le judaïsme, il a tort, certes, mais il n'y a rien d'illogique dans cette façon de faire, tandis que, de la part d'un chrétien, une telle attitude n'apparaît-elle pas comme une inconséquence dans l'ordre de l'esprit en même temps qu'une ingratitude ? ». Ces textes sont certainement parmi les plus nobles, les plus nets et les plus risqués qu'on ait produit dans ces années de désespoir. Il faut remarquer qu'ils ne contiennent aucun mépris pour la tradition française, de laquelle il pense que Vichy s'est scandaleusement écartée. Dans cette lettre à Xavier Vallat, il énumère longuement les auteurs à ses yeux plus représentatifs de la France, Pascal, Fénelon, Bossuet, jusqu'à Bloy, Péguy et Renan. Il avait composé avant la guerre avec ces auteurs et d'autres une anthologie qu'il réédita ensuite sous le titre : « Un enseignement de l'estime ».

Chacun connaît l'affaire Finaly qui projeta Jacob Kaplan, devenu grand rabbin de France, sur la scène mondiale. Deux enfants, dûment circoncis, avaient été baptisés par leur tutrice provisoire, et cachés en Espagne. Affaire extrêmement délicate, qui engageait un ordre religieux, le droit canonique, la république française, l'Espagne de Franco et une opinion publique prompte à s'enflammer. Quand on suit les péripéties qui s'étendirent de 1952 à 1953, on ne peut qu'admirer la conduite de Jacob Kaplan. Elle unit à une fermeté et une intransigeance parfaite sur le fond, une intelligence politique consommée, une prudence dans l'action qui fut couronnée par le retour des enfants. Ce qui est remarquable, c'est l'appel à un certain nombre d'amis, chrétiens ou non, qu'il mit devant leur responsabilité et à qui il décida

de faire confiance et, alors que les passions se déchaînaient, le choix constant des moyens les plus propres à maintenir la paix civile. Il considérait que les hommes pouvaient être mus par la raison et la justice et il pariait sur leur rectitude morale. Cette fois, il gagna.

Ce ne fut pas son seul contact avec le monde chrétien. Au lendemain de la guerre il participa à l'importante conférence de Seelisberg où des gens d'Eglise et de Synagogue s'efforcèrent de déraciner la tenace ivraie du Marcionisme qui revient à toutes les époques du christianisme et notamment, sous des formes nouvelles, dans la nôtre. Comme toujours, il ne se payait pas de mots, ni ne se contenta de bonnes intentions, mais il demanda des dispositions précises. Il se joignit aux démarches de Jules Isaac, autre grande figure du judaïsme de cette génération, auprès du cardinal Bea et du Vatican. Il suivit le concile de Vatican II, les différentes actions et déclarations subséquentes du Saint Siège, et exprima, selon le cas, sa déception et sa satisfaction. En accompagnant cet examen de conscience de l'Eglise catholique dans un esprit de paix, de mesure, mais vigilant et attentif au respect des frontières, on peut dire qu'il lui rendit un éminent service, tout autant qu'au peuple juif.

Les dernières années du grand Rabbin furent plus paisibles mais non moins laborieuses. Il eut à organiser le doublement de la communauté juive, à veiller à réunir les deux moitiés sépharade et ashkénaze du judaïsme français. Il construisit un vaste groupe scolaire qui aujourd'hui porte son nom. Il fit face avec sa dignité coutumière aux honneurs plus que mérités qui pleuvaient sur lui et aux obligations sociales publiques qui en sont la rançon. Il mourut dans sa centième année, et, selon l'expression de la Bible, rassasié de jours.

Dix ans ont passé depuis sa mort. Dix ans qui ont changé le paysage. En Israël et en France.

En Israël. Contrairement à beaucoup de rabbins de sa génération, inquiets de la légitimité religieuse ou peu sûrs de la possibilité politique du projet sioniste, Jacob Kaplan ne voyait pas pourquoi il serait interdit aux Juifs de créer un foyer national sur une terre où le lait et le miel ne coulaient plus depuis longtemps, ni pourquoi il y aurait une contradiction entre leur qualité de citoyen et leur amour d'Israël. A ses yeux, il n'y avait pas d'opposition de principe entre Sion et Paris. Un trait constant de Jacob Kaplan était son génie extraordinaire de la conciliation. Il arrivait sans effort à un point de vue supérieur où les contradictions se résolvaient. Or aujourd'hui, la Terre de la Promesse n'est plus telle qu'il se la figurait avant qu'elle ne fût fondée, ni ainsi qu'il l'avait parcourue, pour sa joie, de son vivant. Nous ne pouvons qu'imaginer les solutions qu'aurait préconisées le grand rabbin pour sortir des apories tragiques de l'heure présente.

En France. Jacob Kaplan a vécu après la guerre dans une des plus heureuses époques du judaïsme français. On disait que l'antisémitisme avait disparu pour toujours. Israël inspirait une sympathie presque unanime, parfois de l'enthousiasme. Or aujourd'hui les Juifs de notre pays sont inquiets. Ils constatent des agressions. Ils se demandent s'ils jouissent de la protection à laquelle ils ont droit. Ils craignent qu'une sorte d'*intifada* s'installe insidieusement dans certaines zones. Et puis ils sentent chez leurs compatriotes, non certes de l'antisémitisme, sauf dans quelques marges sans autorité morale, mais peut-être une sorte de *désamour* qui contraste avec l'amitié sincère qu'ils ont connue longtemps. Le peuple juif en France n'est pas non plus le même qu'autrefois. Les grandes voix, celle de Raymond Aron, de Lévinas, de Jacob Kaplan se sont tues. Je voudrais que leur écho retentisse encore longtemps.

## ALLOCUTION DE M. ALAIN GOLDMANN

### *Grand Rabbin du Consistoire israélite de Paris*

Monsieur le Président,  
Monsieur le Secrétaire perpétuel,  
Monsieur le Chancelier,  
Monsieur le Chancelier Honoraire»  
Mesdames et Messieurs les Académiciens,

C'est avec une profonde émotion, teintée de reconnaissance et de fierté, que je prends la parole ce soir, dans ce cadre prestigieux et devant une assistance aussi choisie. Je tiens à exprimer une gratitude toute particulière à M. Jean Cluzel, votre Secrétaire perpétuel, pour m'avoir associé à l'hommage que votre Compagnie a souhaité rendre à celui qui a toujours ressenti comme un immense honneur d'être l'un de ses membres. Selon la belle — et quelque peu mélancolique — expression des Psaumes, que le Grand-Rabbin Kaplan se plaisait à citer, « *bien vite le fil est coupé* » : votre Compagnie a tenu à montrer que cette fois-ci le fil est resté intact.

Monsieur le Président, dix années se sont écoulées depuis que Jacob Kaplan nous a quittés, au terme d'une longue vie tout entière dédiée au service de ses frères en religion et de ses frères en humanité. Il a siégé parmi vous plus d'un quart de siècle, de 1967 à 1994. Il avait succédé à Georges Duhamel, dont il avait fait un éloge brillant au cours d'une séance dont le souvenir reste gravé dans ma mémoire.

L'action du Grand-Rabbin Kaplan s'inscrit dans le milieu familial qui l'a vu naître et grandir, dans sa formation à l'Ecole rabbinique de la rue Vauquelin à laquelle il vouait une tendresse particulière, dans son dévouement à la communauté juive à laquelle il a consacré toute son existence, dans l'amour, enfin, de son pays pour lequel il a été prêt à offrir sa vie dès l'âge de dix-neuf ans lorsque éclata la première guerre mondiale.

Je viens de mentionner sa famille — son épouse Fanny bien sûr, issue comme lui d'une lignée de savants talmudistes, ses cinq enfants ici présents, ses nombreux petits-enfants. Quant à l'intensité de ses sentiments filiaux, une lettre adressée du front à ses parents le 4 novembre 1918, peu de jours avant l'armistice, en porte un témoignage émouvant.

Ceux qui ont eu le privilège d'être reçus dans son foyer ont gardé le souvenir de la chaleur communicative — je dirais même : de la gaieté — qui s'en dégageait. En dépit des nombreuses épreuves qu'il a connues au cours de sa vie, Jacob Kaplan était d'un naturel heureux et d'une humeur égale. Ni dans ses propos ni sur son visage il ne laissait jamais rien paraître des soucis liés à sa charge. Il me paraît juste de rendre publiquement hommage à cette grande famille si belle et si unie, témoignage vivant de ce que peut être une vie Juive authentique à travers ses rites et ses traditions.

Jacob Kaplan est né en 1895 rue des Ecouffes, en plein cœur du Marais. Dès l'âge de 13 ans, il suivit les cours de la section préparatoire du Séminaire israélite, avant d'intégrer la section supérieure, celle du Séminaire proprement dit. Cinq années après avoir obtenu le baccalauréat, il pouvait déjà aspirer à des postes rabbiniques de plus en plus prestigieux. C'était toutefois sans compter avec la déclaration de guerre d'août 1914. Comme vous l'avez fait remarquer, Monsieur le Secrétaire perpétuel, lors de la séance solennelle de rentrée du

15 novembre dernier, au cours de laquelle, pour honorer la grande figure de Geneviève de Galard, vous avez fait une si brillante illustration de l'« exigence ». Vous disiez : « *D'un côté, le destin d'une personne. De l'autre, celui de millions d'êtres humains* ». Votre observation convient admirablement à la personnalité de Jacob Kaplan. Il l'a amplement démontré dès le départ de sa carrière rabbinique. Car il dut interrompre ses études au Séminaire, pour rejoindre ses conscrits sur les champs de bataille.

Jacob Kaplan était en effet homme de devoir. Alors qu'il aurait aisément pu remplir les fonctions d'aumônier militaire, il a préféré rester avec les hommes de troupe et prendre sa part au combat. Simple soldat de seconde classe, il connut durant seize mois l'enfer de Verdun — les tranchées, les privations, les épreuves terribles des combattants. Sur les champs de bataille il noua des liens très forts avec ses camarades du 411<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie. Les appréciations élogieuses émises par ses supérieurs portent témoignage de son sens de l'autorité, de son courage, de son intrépidité à se porter en avant — ce qui lui valut des blessures et une citation à l'ordre de son régiment. Les annotations flatteuses portées sur son livret militaire surprennent lorsque l'on songe à cet homme si doux dans son comportement comme dans son langage.

La fraternité des armes devait le marquer pour le restant de ses jours. Dans son désir de toujours répondre à ceux qui faisaient appel à son sens de la solidarité humaine, à son concours spirituel et moral, il n'a cessé de traduire en actes l'« Union sacrée », si chère au cœur des combattants de la Grande Guerre.

Mais s'il a été un combattant exemplaire, Jacob Kaplan n'en a pas moins privilégié l'arme de la parole et les solutions de paix. A lui, qui appartenait à la dynastie des prêtres issue du Grand-Prêtre Aaron, frère de Moïse le législateur, s'applique à merveille cette sentence talmudique bien connue : « *Soyez des disciples d'Aaron, aimant la paix, recherchant la paix, aimant les créatures pour les rapprocher de la Torah* ». Tous ses visiteurs — qu'il s'agisse du simple fidèle de sa communauté ou d'un grand de ce monde —, il les recevait avec le même sourire, avec la même disponibilité. A chacun, il dispensait le conseil ou l'avis sollicité, il accordait l'aide morale ou pécuniaire demandée.

Jacob Kaplan avait le don de communiquer à ses interlocuteurs le message de la foi juive et la parole des prophètes d'Israël. C'est ainsi notamment qu'il réussira en 1953, au terme de longues années d'efforts, à faire restituer les enfants Finaly aux membres de leur famille. Vous êtes nombreux sans nul doute à vous souvenir de cette si douloureuse affaire qui a enflammé les passions dans les années d'après-guerre — une affaire qui concernait deux jeunes garçons nés juifs et circoncis que leurs parents avaient, avant d'être déportés, confiés à une habitante de Grenoble qui les avait fait baptiser et qui refusait de les rendre à leurs oncles et tantes au lendemain de la guerre. Jacob Kaplan avait pu craindre un moment que ce douloureux épisode ne compromette l'harmonie des relations judéo-chrétiennes en faveur desquelles il avait tant œuvré. On sait en effet la part prépondérante qu'il avait prise en 1947, aux côtés de Jules Isaac, pour parvenir à la fameuse Déclaration de Seelisberg qui allait inspirer l'action des Amitiés judéo-chrétiennes pour les années à venir, ouvrant ainsi la voie à Vatican II et à la réconciliation définitive de l'Eglise et de la Synagogue.

Justice et vérité, n'étaient-ce pas là les idéaux qu'avait poursuivis le troisième de nos patriarches, Jacob — dont le Grand-Rabbin portait si dignement le prénom ? Au patriarche, qui avait mené le dur combat relaté par la Bible, l'ange qu'il venait d'affronter avait affirmé : « *Tu as lutté contre des puissances célestes et humaines, et tu l'as emporté* ». Ces mots pourraient s'appliquer à Jacob Kaplan, qui en juillet 1941 avait osé écrire à Xavier Vallat,

commissaire aux questions juives de Vichy, combien il était fier d'avoir eu à déclarer à la mairie de Cusset, dans l'Allier, que lui-même, sa femme et ses cinq enfants étaient Juifs — démontrant ainsi, pour reprendre le célèbre mot de Goethe, qu'« être un homme, c'est être un lutteur ».

Oui, Monsieur le Président, fierté et courage, le grand-rabbin en a fait preuve tout au long de sa vie. Même s'il n'a pas toujours été compris, il a toujours su faire front, avec hauteur de vues, avec dignité. Chaque fois que cela lui semblait nécessaire, il s'est engagé avec détermination — par la plume, par la parole, par l'action. Aucune cause humanitaire ne le laissait indifférent. Il se voulait un grand Français et un grand juif. Pour lui, servir Dieu, c'était servir les hommes, et servir les hommes, c'était servir Dieu.

Rien ne pouvait le distraire de cette mission. Il n'est guère de jour où je ne pense à lui. Et face aux graves problèmes qui assaillent notre communauté et notre société, il m'arrive plus d'une fois de me demander : *Que dirait-il ? Que ferait-il ?*

Je terminerai cet hommage en citant les mots qu'il prononça lors d'un dîner organisé en son honneur le 7 novembre 1985, pour son quatre-vingt-dixième anniversaire. Parlant des épreuves qu'il avait traversées et surmontées, il s'est référé au verset bien connu des Psaumes : *« Mes vœux de servir l'Éternel, je m'en acquitterai devant tout Son peuple ».*

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire perpétuel, Je vous suis profondément reconnaissant de m'avoir permis d'évoquer ici la mémoire du Grand-Rabbin Jacob Kaplan. Puisse son exemple et son souvenir continuer d'inspirer nos actions.

**ALLOCUTION DE M. JEAN CLUZEL**  
*Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques*

Monsieur le Grand Rabbin Jacob Kaplan a siégé 27 ans en notre Compagnie. Son prénom était celui du troisième patriarche. Son nom était prédestiné : Kaplan, c'est-à-dire, *chapelain*, c'est-à-dire *prêtre*, c'est à dire *descendant d'Aaron*, le grand prêtre, le frère de Moïse.

Tout au long de sa vie, il a fidèlement respecté l'injonction du Talmud :

*« Soyez des disciples d'Aaron, aimant la paix, recherchant la paix, faisant tous vos efforts pour établir la paix entre les hommes. »*

Et comment lui rendre plus sincère hommage qu'en méditant sur les témoignages rassemblés dans le livre du centenaire, édité en 1997. Cet ouvrage s'ouvre par une phrase de Monsieur le Président de la République :

*« Son souvenir vit à jamais dans mon esprit et dans mon cœur. »*

Chacun savait les liens de profonde amitié qui unissaient Monsieur Jacques Chirac et le Grand Rabbin Jacob Kaplan. Ce livre, publié sous la direction de Messieurs Francis Kaplan, Maurice-Riben Hayoun et du Grand rabbin René-Samuel Sirat, comprend les témoignages de quatre confrères :

- Henri Amouroux : Un homme de discrétion et de courage
- Pierre Chaunu : Un homme bon. Absolument. Totalement. Simplement bon.
- André Damien : Un homme d'ouverture dans le respect des principes dont

il était le gardien.

- Edouard Bonnefous : Un indispensable trait d'union au sein de notre société.

Pour parfaire le volume, suivent onze notices qui permettent de mieux connaître les centres d'intérêt du Grand Rabbin ; deux confrères figurent dans cette seconde liste :

- Roger Arnaldez : Réflexions sur le message de Philon d'Alexandrie
- Jean Imbert : Les Juifs et le pouvoir carolingien.

Nombreux sont les témoins qui ont ouvert leur propos par la relation de l'accueil si bienveillant qu'ils reçurent au numéro 1 de la rue Andrieux. J'eus, pour ce qui me concerne, le bonheur — et l'honneur — d'être reçu plusieurs fois par le Grand Rabbin Kaplan en 1988 puis en 1991. Comme ces visites protocolaires se plaçaient dans le cadre d'une candidature à l'Académie, l'accueil eût pu être quelque peu réservé ; mais il n'en fut rien ; car le Grand Rabbin savait être tout à tous. Il ne faisait aucune distinction entre les grands de ce monde qu'il avait eu l'occasion de rencontrer et ceux qui, nombreux, de toutes conditions et de toutes confessions, frappaient à sa porte.

Il sut très simplement me mettre à l'aise, me parlant — en raison de mes origines bourbonnaises — de l'accueil compréhensif qu'il avait reçu des paysans des environs de Vichy lorsque, avec les siens, il vivait dans cette ville.

En effet, en 1941, nous nous trouvions à Vichy, lui parce qu'il remplissait son devoir à l'égard de sa communauté, moi parce que j'étais élève au lycée. Si nous ne nous sommes pas rencontrés alors, je savais par le père Dillard, jésuite, et par les Cahiers de Témoignage Chrétien créés sous la Résistance par le père Chaillet, l'affreuse réalité de la persécution organisée contre les Juifs par le gouvernement siégeant à Vichy.

Nous avons respectueusement et avec admiration salué la lettre que le Grand Rabbin Kaplan avait adressée à Xavier Vallat, Commissaire aux questions juives. C'était le 31 juillet 1941 :

*« M. le Commissaire général... j'ai l'honneur de vous informer que j'ai adressé ce jour à Cusset (Allier), conformément à la loi, ma déclaration de juif, ainsi que celle de ma famille. Appartenir au judaïsme étant pour moi un grand honneur, j'ai été heureux de cette occasion d'en faire la déclaration officielle. »*

Puis, à la Synagogue de Vichy, il allait clamer son indignation mais aussi se réclamer de sa foi :

*« Nous ne renoncerons pas à notre qualité de juifs pour échapper aux rigueurs d'un statut qui, aux yeux du vulgaire seul, est déshonorant ; il ne l'est jamais pour celui qui en est la victime (...) Nous serons le roc contre lequel une fois de plus viendra se briser l'iniquité (...) Une voix, lisons-nous dans la Bible, crie au prophète : « Sentinelle, où en est le jour ? Qu'en est-il de la nuit ? Et le prophète de répondre : « le jour vient et la nuit vient aussi » ... »*

Jusqu'à la dernière heure, le Grand Rabbin est demeuré en position de sentinelle ; et toujours présent lorsqu'il savait qu'au cours d'une réunion allait être évoqué le soulèvement du ghetto de Varsovie (19 avril 1943). A ce sujet, il avait coutume de dire que, pour lui,

*« Ce fut l'un des grands moments de notre histoire, ô combien tragique. Ce jour-là ; les juifs dirent non aux bourreaux de leur peuple et se dressèrent contre eux... »*

Pour répondre à cette tuerie, organisée dans le cadre de la guerre d'extermination des

juifs — la Shoah de sinistre et abominable mémoire — la voix de Jacob Kaplan s'est toujours élevée en résonance avec les prises de position d'un cardinal Salièges ou encore celles de ces protestants du Chambon-sur-Lignon, sauvant de nombreux enfants juifs. Il s'écriait alors :

*« Israël étant le premier à subir les assauts de la barbarie, c'est auprès de lui que doivent se trouver les défenseurs des valeurs spirituelles de notre temps. »*

La Shoah et la création de l'Etat d'Israël sont les deux événements antinomiques du destin du peuple juif au XXe siècle.

Il disait encore :

*« La Shoah, ce génocide de six millions de juifs qui s'est produite en Europe — au centre de l'Europe — après 2000 ans d'enseignement chrétien ».*

C'était selon l'expression même du Grand Rabbin *« quelque chose d'affolant »*. La politique antisémite l'était déjà. Heureusement, chez lui, l'espérance demeurait vive, présente, communicative. Pour preuve, il suffit de citer un autre extrait de sa lettre à Xavier Vallat :

*« Le jour où la raison reprendra ses droits et elle les reprendra sans aucun doute dans le pays de Descartes et de Bergson, l'antisémitisme perdra les siens. »*

Bergson ! Il nous faut aussi, en ce jour, faire mémoire du nom de celui qui fut membre de notre Académie de 1901 à 1941. Bergson, philosophe de confession juive, peut être lui aussi considéré comme un lien entre Israël et la Chrétienté, même s'il choisit de mourir fidèle aux siens.

A Vichy, le 12 janvier 1941, quelques jours seulement après la mort du philosophe, le père Dillard allait lui consacrer une conférence. De ce jésuite, Maurice Schumann devait dire à la radio de Londres que *« c'était le seul homme courageux dont la voix pouvait s'élever à Vichy »*. Tout au moins jusqu'au printemps 1943...

Voici quelques phrases échappées à la vigilance de la censure dont la griffe marque l'exemplaire de cette conférence en ma possession :

*« Contre le positivisme, contre le matérialisme qui se débattaient dans des questions insolubles, d'un coup, grâce aux intuitions du philosophe, le débat fut approfondi et les découvertes spirituelles commencèrent contre ce faux idéalisme. Contre l'agnosticisme de la libre pensée qui refusaient de poser les problèmes vitaux, les problèmes essentiels (...) Et Bergson nous fit redécouvrir et la liberté de l'esprit et l'immortalité ».*

Le père Dillard et Jacob Kaplan furent exemplaires de la vitalité spirituelle qui s'exprimait à Vichy par la bouche de ces deux prophètes. L'un et l'autre se retrouvaient dans la grande unité de la foi ; le jésuite, qui allait mourir à Dachau en janvier 1945 et le futur Grand Rabbin de France.

En puisant dans les archives de notre Académie, on peut retrouver les échos de ce dialogue ébauché à Vichy. Et tout particulièrement ces phrases qui expliquent la conception de l'œcuménisme tel que le concevait le Grand Rabbin Kaplan :

*« Lorsque je parle de rapprochement, il ne s'agit pas d'une fusion des religions, il s'agit, chacun gardant sa religion particulière, de travailler ensemble. Il faut que les religions s'entendent et sympathisent. Nous pouvons très facilement, nous juifs, sympathiser parce qu'aux yeux du judaïsme, la religion chrétienne comme la religion musulmane ont une raison d'être ; elles ont une mission divine. Il ne s'agit ni de fusion, ni de syncrétisme et nous pouvons travailler en restant fidèles chacun à sa religion. »*



Dans ce que l'on a appelé l'affaire Finaly, il allait donner un autre exemple de sa fermeté spirituelle. Les parents de deux enfants Finaly étant morts en déportation, une personne — M<sup>lle</sup> Brun — se chargea d'eux — ce qui était digne d'éloges — mais elle les fit baptiser et ne voulut pas, après la tourmente, les rendre à leur famille ; ce qui posait évidemment problème pour s'en tenir à une expression mesurée.

On a peine à imaginer une telle situation, qui, selon notre Confrère, le Bâtonnier André Damien, fut surtout :

*« l'occasion de marquer un redressement juridique et doctrinal mais aussi d'outrer la position de l'Eglise jusqu'à l'inimaginable. (...) Le rôle du grand Rabbin Kaplan a, dans cette affaire, été fondamental (...) Joignant à une inébranlable fermeté, une volonté de conciliation et de dialogue tout aussi admirable, il a réussi à apporter une solution à cette douloureuse affaire et en même temps à rassembler autour de sa personne et de sa doctrine la communauté juive toute entière. (...) Tout en montrant sa volonté de promouvoir le respect mutuel dans les religions du livre, les valeurs sacrées des confessions qui s'en réclament (...) Comme il l'a écrit, « l'enseignement de l'estime a pris le pas sur l'enseignement du mépris ». Finalement, il sut tempérer les ardeurs des uns et des autres pour laisser une porte ouverte à une réconciliation et l'Histoire lui a donné raison »*

Il est vrai que le Grand Rabbin faisait partie de ceux qui avaient aidé à la résurrection juive au lendemain de la tourmente ; parce qu'il avait compris que le judaïsme était tout à la fois nation et spiritualité.

Il apparaît aussi — et peut-être surtout — comme celui qui a permis d'amorcer la grande réconciliation entre juifs et chrétiens ; par exemple, en assurant le succès de la conférence de Seelisberg (en Suisse) qui, en 1947, avait permis des retrouvailles d'où devait, peu de temps après, naître *L'Amitié judéo-chrétienne*. Cette idée venait de loin. En effet, lors de son Rabbinat à Mulhouse (1922-1928) il avait pris contact avec le groupe des « amis de Charles Peguy » ; groupe qui a largement contribué au changement de mentalité de la part des chrétiens à l'égard des juifs ; plus tard, le Grand Rabbin a participé aux activités de l'*Union Civique des Croyants* où se rencontraient juifs et chrétiens afin de mieux se connaître. C'est pourquoi, le 7 décembre 1994 — deux jours après sa mort — le Cardinal Lustiger pouvait mettre en pleine lumière le charisme d'homme de dialogue que fut Jacob Kaplan :

*« C'était pour lui comme une impérieuse nécessité intérieure à laquelle il ne s'est jamais dérobé malgré les obstacles rencontrés, en homme de foi et en homme de prière qu'il était. Avec une perspicacité jamais prise en défaut, il s'est toujours interrogé sur ce qu'il appelait les grandes tâches communes et qui étaient pour lui, celles de la civilisation : elles ne manquent pas à notre époque où les valeurs judéo-chrétiennes sont remises en cause avec toutes les dénégations qui en résultent. »*

Si nous devons demeurer proches du Grand Rabbin, l'un de nos maîtres parmi les plus écoutés et parmi les plus respectés, nous avons comme première exigence de continuer à veiller à la place occupée par la spiritualité dans notre société, de ne pas admettre qu'elle puisse être bafouée ou reniée, de ne jamais transiger avec le devoir de tolérance et, enfin, de ne jamais accepter quelque atteinte que ce soit aux valeurs de notre civilisation. Car les forces nihilistes poursuivent toujours leurs actions destructrices. Elles sont, hélas, dans la société française d'aujourd'hui présentes à chaque instant, prenant les formes les plus attrayantes pour des millions et des millions de fidèles du petit écran qu'elles affolent et séduisent.

À l'exemple du Grand Rabbin Jacob Kaplan, nous ne pouvons accepter l'avilissement de notre société. Les croyants étant devenus, en quelques décennies, minoritaires en France, il leur faut et, si vous me le permettez, il nous faut, dans le cadre laïc de notre société auquel nous tenons, faire réfléchir nos concitoyens aux enjeux humanistes des temps actuels ; ce qui demande d'abord, à chacun de nous, de l'honnêteté morale et de l'honnêteté intellectuelle. Mais n'est-ce pas en employant ces mots, revenir à l'exemple de vie que nous a donné le Grand Rabbin ? Celui qui nous recevait rue Andrieux dans son grand salon, entouré de sa collection de lampes juives, dans cette pièce où la vie familiale palpitait, où le souvenir de son épouse Fanny était si respectueusement conservé vivant. Elle qui fut sa compagne, sa collaboratrice ; elle dont l'engagement social fut sans failles, comme le prouvent les trois maisons qu'elle fit construire, en Israël, pour les enfants francophones.

Le Grand Rabbin Jacob Kaplan, en traversant le XX<sup>e</sup> siècle, fut l'un des pionniers de la lutte, non seulement pour les droits de l'homme mais pour, comme le précisait récemment le père Pierre Ceyrac, le droit d'être des hommes. Il a « incarné l'un des termes du dialogue, celui de la modération et de la conciliation authentiques tout en étant respectueux d'autrui », comme son fils Francis devait le rappeler. Homme de tolérance, parce qu'homme de paix, assuré de ses convictions, mais ouvert à ceux qui ne les partageaient pas. Des hommes tels que lui sont les seuls par qui puisse authentiquement exister et se développer le dialogue.

Oui, il fut l'un des prophètes de notre temps, de ceux qui, comme le rappelait Péguy, ont « *le charbon ardent sur les lèvres* ».

Dans les ténèbres du siècle passé, il s'est élevé comme une flamme haute et droite, au milieu des périodes d'abjection que l'Europe a connues. Sa foi, ses idées, ses convictions constituent pour nous un patrimoine spirituel qu'il nous revient de conserver avec respect mais dont nous avons aussi à nous inspirer. Car s'il fut un sage et un juste durant sa vie terrestre, son message n'a pas disparu avec son enveloppe charnelle ; il nous est toujours présent ! Et cette présence nous engage à nourrir nos réflexions et nos actions des enseignements et des engagements de cette vie exemplaire.

En cet après-midi, en cette Grande Salle de séances où il aimait venir, c'est ce que nous avons voulu, ensemble, avec simplicité mais avec fermeté, ... solennellement et respectueusement affirmer.